

l'Acadie sur les Anglais, ne put arriver assez à temps. M. de Brouillan partit avec les vaisseaux qu'il avait, et prit plusieurs petits hâvres ; mais un différent survenu entre lui et les Malouins l'empêcha de prendre St. Jean. Il fut obligé de s'en retourner à Plaisance, où il trouva M. d'Iberville prêt à partir pour le joindre, ne l'ayant pu faire plutôt, parce que tous ses Canadiens n'étaient pas encore arrivés.

M. d'Iberville s'étant chargé de l'entière destruction de ces hâvres par terre, se disposa à partir pour en faire la tentative ; mais M. de Brouillan, voulant avoir part à une entreprise qui ne pouvait être que fort glorieuse, à laquelle il n'avait pu réussir avec quinze à seize cents hommes, lui arrêta ses Canadiens. Ceux-ci déclarèrent ouvertement qu'ils ne voulaient point lui obéir, voulant s'en retourner en Canada, et qu'ils se retireraient dans les bois plutôt que de l'accompagner. Ils se plaignirent qu'en partant de Québec, on ne leur avait point dit qu'ils dussent le reconnaître pour commandant, et ils savaient même qu'ils étaient aux frais de M. d'Iberville, dont ils avaient reçu de l'argent. M. de Brouillan sachant que M. d'Iberville avait ordre de faire la guerre seul en hiver (ce qu'il avait toujours regardé comme impossible,) lui fit cependant parler DEMUID, capitaine d'une compagnie d'infanterie en Canada, qui était venu conduire le détachement des Canadiens, qui lui dit que M. de Brouillan voulait seulement se trouver à la prise de St. Jean, avec de ses habitans, sans entrer dans aucune prétention sur les avantages qu'il en pourrait tirer. Lorsqu'un commandant possède le cœur de ceux qui sont sous son obéissance, il lui est aisé de les manier, et de leur inspirer ses sentimens, autant qu'il le juge à propos. La conduite de M. d'Iberville fut tout-à-fait judicieuse dans une situation aussi embarrassante que celle où il se trouvait. Après avoir calmé les esprits irrités des Canadiens, qui ne sont pas si maniables, il se détermina d'aller à St. Jean.

Appréhendant quelques coups de vent, assez fréquents dans cette saison, qui le jetant au large, auraient pu l'obliger d'aller en France avec six-vingts hommes, qui étaient à ses frais, et dépens, il prit le chemin de terre. Ils furent accompagnés de JEAN BEOVILH, chef de guerre des Abénaquis, et de l'abbé BAUDOIN, missionnaire de l'Acadie. Ils partirent tous de Plaisance le jour de la Toussaint de l'année 1696, pour aller au fond du port, qui a près de deux lieues de profondeur. Ils montèrent le lendemain dans les bois environ une demi-lieue, et le troisième jour marchèrent dans un pays mouillé, couvert de mousses, où ils enfonçaient cassant avec les jambes les glaces. Cette marche dura neuf jours, dans des bois si épais qu'à peine pouvait-on passer, étant obligé de traverser des rivières,